

Laure Murat « Entre ma mère et moi, quinze ans de silence absolu »

ENTRETIEN

A 56 ans, Laure Murat, spécialiste d'histoire culturelle et littéraire, enseigne au département d'études françaises et francophones à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA). Dans son dernier livre (*Proust, roman familial*, Robert Laffont, 252 pages, 20 euros), cette descendante d'une haute lignée aristocratique raconte comment la lecture de Proust lui a donné des clés pour comprendre son milieu, « un monde de formes vides », et s'en affranchir.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si je n'avais pas été homosexuelle et si, surtout, je n'avais pas assumé ce désir si contraire à ce que la société recommande. L'un ne va pas sans l'autre. Tout découle de là dans ma vie et tout s'y ramène.

Cette prise de conscience est-elle allée de soi ?

A 19 ans, je suis tombée très amoureuse d'une femme qui avait quinze ans de plus que moi et avec laquelle je suis restée trois ans, dans le plus grand secret. J'ai compris qu'émotionnellement je ne pourrais jamais retrouver ça avec les garçons, même si j'ai un temps considéré l'idée d'une forme de bisexualité. Je me persuadais que je pouvais encore rentrer dans le cadre et qu'ainsi, peut-être, je souffrirais moins. Dans les années 1980, être homosexuel – une maladie mentale, selon l'Organisation mondiale de la santé –, c'était être promis au malheur, au sida et à une vie sans enfants. Sur tout, je connaissais les conséquences d'un tel choix. Je savais que le jour où je le dirais à ma famille, ce serait terminé.

Que s'est-il passé ?

Je passais mon temps à me dissimuler et à mentir. Quand j'ai décidé de m'installer avec la femme que j'aimais, ce n'était plus possible. Alors, je l'ai dit. Non pas à mon père, avec lequel j'avais une relation très forte, mais à ma mère, avec laquelle je n'avais pas de relation. C'était peut-être une façon de lui dire : « Maintenant, parlons. » Ma mère était historienne, nous nous retrouvions souvent à la Bibliothèque nationale. Elle avait toujours une excuse pour éviter de déjeuner avec moi. C'était quelqu'un qui ne voulait pas de confrontation, pas d'échanges. Elle ne voulait pas être touchée, de quelque façon que ce soit. J'ai insisté. Nous avons fini par déjeuner, près de la BNF. Quand je lui ai dit que je vivais avec une femme, je l'ai vue se décomposer. Elle était pâle. Sa réponse a tenu en deux phrases : « Tu incarnes l'échec de toute une éducation morale et spirituelle. » Et : « Pour moi, tu es une fille perdue. »

Et votre père, le prince Napoléon Murat, comment a-t-il réagi ?

C'était un homme que j'adorais, drôle, ayant un grand sens de la modernité, à la fois très libre et aliéné à son milieu. Il a produit les premiers films de Louis Malle, a participé à l'aventure des « Cahiers de l'Herne », a écrit des scénarios. Il m'a donné le goût de la littérature et du cinéma. Après avoir parlé à ma mère, je lui ai demandé de se positionner. Il m'a dit que c'était compliqué, qu'il ne pouvait pas aller contre elle... Bref, il a choisi.

Rompez-vous alors avec votre famille ?

J'allais encore déjeuner chez mes parents de temps en temps. Je racontais : « On a fait ci, on a fait ça... » Un jour mon père m'a appelée et m'a dit : « Ne dis pas "on", ça blesse ta mère. » J'ai répondu : « Alors, vous ne me verrez plus. »

Le rejet a-t-il été unanime ?

Oui. Mais la rupture a été progressive. Quand je suis partie de la maison, à 19 ans, pour m'installer dans un studio, au métro République, une cousine m'a dit : « Pour moi la République, c'est la Chine ! » D'un coup, j'appartenais à un monde « sauvage », qui n'était plus celui du 16^e arrondissement, des mariages, de l'endogamie, j'étais sortie de l'orbite. Toutes mes cousines ont choisi, sans exception, de se marier avec des hommes du même milieu et d'avoir des enfants, c'est-à-dire de reproduire le schéma. La propagande pour le mariage était très forte et doublée d'une obsession : les filles devaient se marier vierges. L'écart entre eux et moi se creusait. Quand je suis « sortie du placard », comme on dit, tout le monde a marché dans l'oukase imposé par ma mère.



Laure Murat, à Paris, le 27 septembre.

PATRICE NORMAND/
LEEXTRA/OPALE

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. L'écrivaine, pionnière de la réflexion sur le genre, revient sur la révélation de son homosexualité

Vous descendez à la fois du prince Murat et de la noblesse d'Empire par votre père et du duc de Luynes, issu de l'aristocratie d'Ancien Régime, par votre mère. Comment décririez-vous ce milieu ?

C'est un milieu dominé par sa propre structure, écrasé par des règles dont il n'arrive pas à se désaliéner. Un monde où il faut tenir son rang, se tenir, le regard fixé sur l'horizon immuable des rituels. Ce qui a une vertu : s'abstenir de penser. Mal se tenir, au propre comme au figuré, confine au sacrilège. Il y a aussi un art de la conversation où surtout rien ne se dit. Il faut être entraînant, vif, spirituel mais ne jamais parler de soi ou dire quoi que ce soit qui fasse vaciller la construction très lourde, très ancienne, sur laquelle la famille est érigée. Rien ne doit ébranler cet édifice. Ce qui prouve qu'il n'est pas si solide...

Quels souvenirs avez-vous de votre enfance ?

J'ai grandi à Paris, dans le 16^e arrondissement, dans un immeuble à trois étages : un pour les enfants, un pour les parents, et un dévolu aux espaces de réception. Nous avions plusieurs domestiques, une cuisinière et une femme de chambre, plus les nurses. Après avoir eu deux filles coup sur coup, ma mère a espéré un garçon. Patatras ! c'était moi. L'infirmière lui a dit : « Ne vous inquiétez pas, la lune a changé, le prochain, ce sera un garçon », ce qui advint. Quand elle présentait mes sœurs et mon frère, ma mère disait : « Voici mes filles..., voilà mon fils... » Et, pour moi : « Et ça, c'est le numéro 3. » J'ai compris, longtemps après, que cette place dans la famille avait été déterminante. J'ai fait ma thèse sur le troisième sexe et beaucoup travaillé sur la notion d'intermédiaire.

Vous passez vos vacances à Dampierre, le château de votre grand-père, le duc de Luynes, dans la vallée de Chevreuse...

J'ai adoré cet endroit ! Le château était toujours rempli, c'était joyeux, et pour un enfant, merveilleux. Mes cousins faisaient des recherches dans les douves, se cachaient dans les grottes... Je passais des heures dans le bac à sable à tenter de reproduire cette forteresse. J'ai un souvenir très net : mes sœurs et mes cousines en robes à smocks, et moi, à 4 ans, vêtue d'une salopette orange avec mon tee-shirt Robin des bois, l'un de mes héros. Le fait de prendre aux riches pour donner aux pauvres, ça me parlait. Ce château, c'était aussi le lieu de l'enfermement et de la reproduction sociale.

Vous n'aimiez pas du tout l'école...

J'étais un vrai cancre ! J'étais scolarisée à l'Institut [catholique] de l'Assomption, rue de Lübeck, dans le 16^e. Ma mère me passait des savons terribles, elle pensait que je n'aurais pas mon bac. Finalement, je l'ai eu, avec mention passable. Je voulais faire une école de photo. Mes parents ont dit non. Alors, je me suis inscrite en histoire de l'art mais je passais mon temps à la Cinémathèque. L'été suivant, je n'avais qu'une idée : travailler et quitter l'appartement familial. J'ai postulé pour un stage à *Beaux-Arts Magazine*, auquel mon père m'avait abonnée. J'ai multiplié les piges pour m'en sortir. J'ai même été *ghost writer* avant d'écrire mes propres livres.

Aujourd'hui, vous enseignez, ce qui semble paradoxal compte tenu de votre aversion pour l'école...

À la fin des années 1990, l'Ecole des beaux-arts m'a proposé d'intervenir dans un séminaire sur la théorie de la critique d'art. Une révélation ! J'ai immédiatement adoré enseigner. Mais je n'avais aucun diplôme. Je suivais en auditeur libre le séminaire de Françoise Gaspard et Didier Eribon qui animaient – pour la première fois en France – un cours de sociologie des homosexualités. Ce séminaire faisait grand bruit à l'Ecole des hautes études en sciences sociales [EHESS], il était très mal vu. Mais c'était bon. On y croisait Judith Butler, Anne F. Garéta... Ce fut un éblouissement. J'ai compris que l'homosexualité pouvait – devait – être un objet d'étude et que la société s'était bien servie de l'ignorance qui avait précédé pour nous marcher sur la tête. Françoise Gaspard m'a encouragée à soutenir une thèse. Ce que j'ai fait, après avoir obtenu une équivalence à l'EHESS.

Pourquoi avoir choisi d'enseigner aux États-Unis ?

Quand j'écrivais ma thèse, j'ai été invitée pour un an à l'université de Princeton [New

Jersey]. Puis j'ai décroché – parmi 180 candidats – un poste qui s'ouvrait à l'université de Californie, à Los Angeles. Une succession d'heureux hasards. Je me suis retrouvée, à 10 000 kilomètres de Paris, à enseigner à des étudiants américains alors que je n'avais moi-même fait aucune étude supérieure. Pendant longtemps, j'ai été poursuivie par ce fameux syndrome de l'imposteur. J'ai dû me forger une méthode, seule. J'aime la pédagogie. Je ne sais pas si on transmet beaucoup de savoirs. Plutôt du désir, une forme d'énergie à vouloir comprendre ce qui vous entoure, qui l'on est.

Vous avez écrit sur Los Angeles. Quel lien entretenez-vous avec cette ville ?

De Los Angeles, j'ai tout aimé, d'un coup. Le climat merveilleux, la lumière, la beauté du panorama... C'est une ville sans entrave, horizontale, il y a toujours une perspective ouverte, à l'inverse de New York, qui est verticale, phallique. J'aime Paris, San Francisco, New York..., mais je suis tombée amoureuse de L.A.

Votre mère, Inès Murat, meurt en 2013. L'avez-vous revue ?

On m'a fait savoir qu'elle aurait voulu que je vienne à son chevet. J'ai répondu qu'elle pouvait me téléphoner. Elle ne l'a pas fait. Quinze ans avaient passé. Quinze ans de silence absolu. Pas une carte postale, pas un coup de fil, rien. Il faut bien comprendre cela : quinze ans sans appeler sa fille ! C'est long, violent. En me demandant de venir, elle voulait que je fasse amende honorable. Il en était hors de question. Une amie m'a dit : « Tu es sûre ? Tu vas regretter... » Je n'ai jamais regretté. On m'a assuré qu'elle était morte comme elle avait vécu : dans l'indifférence et la dignité. J'ai appris par la suite qu'elle avait en réalité agonisé dans une rage incoercible contre moi, au point d'essayer de me déshériter. La manœuvre a échoué, mais le fait que mes sœurs et mon frère, tous fervents catholiques, aient prêté main-forte à ce projet a été pour moi un coup de grâce.

Que reste-t-il de votre éducation catholique ?

Pas grand-chose. L'hypocrisie m'a vaccinée. Proust le dit : M^{me} de Marsantes, qui est une femme remarquable, très catholique, ne pense finalement qu'à une chose : que Robert de Saint-Loup, son fils, fasse un mariage d'argent.

Proust, justement. En quoi cet écrivain vous a-t-il touchée, libérée, vous écrivez même : « sauvée » ?

Je ne peux pas trouver, dans la littérature française, un auteur qui a un rapport aussi direct avec mon histoire. Proust a été reçu par mes arrière-grands-parents, des deux côtés. Lorsque, adolescent, mon père a compris que sa grand-mère, la princesse Murat, l'avait connu, il l'a pressée de questions. « Ah oui !, a-t-elle répondu. Ce petit journaliste que je mettais toujours en bout de table... » Proust s'est servi de membres de ma famille pour inventer des personnages, tout en utilisant leurs noms réels. Pour moi, lire la *Recherche*, c'est marcher sur une crête vertigineuse : où est la réalité, où est la fiction ? Annie Ernaux, quand on lui demande de résumer son éducation, répond : « Le réel, sans les mots. » Moi, c'était les mots, sans le réel. Proust m'a donné accès aux profondeurs du réel. Il m'a dessillée sur mon milieu social, m'a montré ce qu'était l'exclusion des homosexuels, et m'a réintégrée dans l'humanité en faisant du sujet minoritaire un sujet universel.

Quelle leçon retenez-vous de ce long travail de déconstruction par rapport à votre milieu, votre éducation, les attentes de la société ?

Qu'il faut être intègre. Suivre ses intuitions, son désir, pas aveuglément, mais en l'assumant. Il y a quelques semaines, j'ai reçu une lettre poignante. Une dame, sans doute plus très jeune, m'a écrit que mon livre avait remué des choses. Elle a grandi dans le 16^e, a été élève à « Lübeck », comme moi. Elle a aimé une femme, mais n'a jamais pu vivre avec elle parce qu'elle a dû se marier. Au fond, cette lectrice me racontait comment elle était passée à côté de sa vie. Ça aurait pu être mon destin. Sortir du placard m'a permis de me placer vis-à-vis du monde, de comprendre non seulement où j'étais mais aussi quelles étaient les contradictions chez les autres. À partir de là, j'ai pu faire ma vie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SOLENN DE ROYER